

HD
2955.5
C3G64
1944

BIBLIOTHÈQUE
POPULAIRE DE
COOPÉRATION N° 4

Laurent Brault, ptre.

Ecole populaire de Coopération

- La région ●
- Le recrutement ●
- L'école en marche ●
- Résultats et conclusions ●

Léopold GODBOUT, o. m. i.

LE CONSEIL SUPÉRIEUR
DE LA COOPÉRATION
C.P. 186, QUÉBEC.



Bibliothèque Nationale du Québec

BIBLIOTHÈQUE
POPULAIRE DE
COOPÉRATION N° 4

Ecole populaire de Coopération

- La région ●
- Le recrutement ●
- L'école en marche ●
- Résultats et conclusions ●

Léopold GODBOUT, o. m. i.

LE CONSEIL SUPÉRIEUR
DE LA COOPÉRATION
C.P. 186, QUÉBEC.

Nihil obstat:

Gérard FORCIER, O. M. I.,
Censor ad hoc.
Ottawa,

21 septembre 1944.

Imprimi potest:

Gilles MARCHAND, O. M. I.,
Supérieur provincial,
Montréal.

24 septembre 1944.

HO
2955.5
C3 G64
1944

Imprimatur:

Cyrille GAGNON, P. A., V. G.
Québec,

6 octobre 1944.

AVANT-PROPOS

En septembre 1942, l'auteur de ces lignes était chargé de la prédication à la maison de retraites fermées masculines de Ste-Agathe-des-Monts. Pour obéir à la volonté de l'Episcopat de la province exprimée dans sa lettre collective sur le problème rural, il fut décidé que la troisième et dernière journée de retraite serait consacrée à la doctrine sociale de l'Eglise.

Il devint vite évident que pour amener les gens à passer à l'action, il fallait plus que les quelques notions jetées dans les esprits en une couple de conférences. C'est de cette constatation, de même que du désir d'aider à l'organisation économique de la région, à la formation sociale de la population que sont nés les cours dont il est question dans la présente brochure.

Le Président et le Secrétaire du Conseil Supérieur de la Coopération, — qui avaient voulu nous aider non seulement de leurs conseils, mais aussi collaborer étroitement comme professeur et conférencier, — ont cru qu'il serait utile de faire connaître, aux apôtres sociaux l'expérience de Ste-Agathe-des-Monts. C'est à cette fin que ces notes ont été rédigées.

Dans un chapitre d'introduction, nous présentons brièvement la région où s'est fait notre recrutement. En comparant cette région avec la sienne, les difficultés que nous avons dû vaincre avec celles qu'il devra rencontrer, le lecteur pourra mieux juger de la valeur de nos méthodes, il sera plus en mesure aussi de les adapter à son milieu propre.

Les autres chapitres se suivent dans un ordre logique: le recrutement; l'école en marche; les résultats six mois après; et enfin quelques conclusions.

Telles quelles, ces notes devraient aider à favoriser chez nous l'éducation populaire.

L'AUTEUR.

CHAPITRE I

LA RÉGION

LE MILIEU PHYSIQUE

La Région

Milieu physique

Milieu économique

Milieu social

... de la région ...
... de la région ...
... de la région ...
... de la région ...
... de la région ...

... de la région ...
... de la région ...
... de la région ...
... de la région ...
... de la région ...

La Région

REVUE

Milieu physique

Milieu économique

Milieu social

CHAPITRE I

LA REGION

I.—MILIEU PHYSIQUE

La région où fut tentée l'expérience de nos cours de coopération est très vaste. Connue sous le nom de « Nord de Montréal », elle comprend la plus grande partie du comté de Terrebonne, tout le comté de Labelle, une bonne partie des comtés de Papineau et de Gatineau, soit une superficie d'environ 7,000 milles carrés. Les géographes y ajoutent le comté de Montcalm que nous omettons ici, n'y ayant pas fait de recrutement. Par contre, nous y avons ajouté une partie du comté de Gatineau parce que notre recrutement s'est étendu jusque là.

La géographie, aussi bien que les contingences économiques, nous autorisent à la diviser en trois parties d'inégales dimensions.

C'est d'abord la plaine, qui s'étend de Montréal jusqu'au-delà de St-Jérôme. Sol assez riche, où la population, exception faite, cela va sans dire, des deux villes de St-Jérôme et Ste-Thérèse, vit à peu près exclusivement de l'agriculture, où l'agriculture en

tout cas peut amplement suffire à faire vivre tous les habitants¹.

A partir de Shawbridge, une dizaine de milles au nord de St-Jérôme, commence la région montagnaise.

Très beau pays, aux aspects variés, où l'on ne peut faire un arpent sans voir se transformer le paysage. Pays de montagnes aux sommets arrondis, pas très élevées — à part quelques pics, émergeant çà et là — couvertes de feuillage, disposées le plus souvent en rond autour d'un lac ou d'un vallon, tel par exemple à St-Sauveur-des-Monts, à St-Jovite. Pays sillonné de belles rivières, comme la Nord et la Rouge, pour ne nommer que les principales; pays aux lacs si nombreux qu'on en compte 446 dans le seul comté de Terrebonne. Pays de merveilleuse beauté, l'une des plus belles contrées de la province, surnommée la Suisse du Canada, où se ruent surtout en fin de semaine, l'hiver comme l'été, des milliers et des milliers de touristes, venus surtout de Montréal, mais aussi de la Nouvelle-Angleterre, et même du sud des Etats-Unis.

En fait, jusqu'au Mont-Tremblant, c'est la région proprement touristique. Le tourisme y est aujourd'hui la première industrie, l'agriculture n'y tient que la seconde place. Le pittoresque des paysages et le grand nombre des lacs, les pentes douces ou rapides des montagnes de bonne heure couvertes de neige, ne sont pas la seule explication de ce phénomène de la primauté du tourisme dans

(1) Depuis trois ans, plusieurs ont négligé ou vendu leurs terres pour se jeter dans les usines du "plan Bouchard" toutes proches.

cette région. La proximité de la Métropole et la pauvreté relative du sol expliquent elles aussi que l'industrie touristique ait fini par y prendre le pas sur l'agriculture.

Et c'est ce fait de la prédominance du tourisme pendant la plus grande partie de l'année qui doit nous déterminer à distinguer cette partie des Laurentides du reste de la région se continuant au nord et à l'ouest.

Cette dernière partie de la région qui nous intéresse, est de beaucoup la plus vaste. Elle est aussi la moins habitée. C'est encore un pays montagneux, mais où les vallées s'élargissent et font plus de place aux terres cultivables, à mesure que l'on remonte vers Mont-Laurier et Ferme-Neuve, et que l'on redescend ensuite la Lièvre ou la Gatineau, vers Buckingham ou Ottawa.

C'est encore un beau pays, qui attire lui aussi de nombreux touristes et villégiateurs à la saison d'été, et même l'automne et le printemps pour la chasse et la pêche, par ses forêts beaucoup mieux conservées et ses lacs et cours d'eau encore très poissonneux.

A date cependant, on peut dire que dans l'ensemble c'est l'agriculture qui y domine, — suivie de près, il est vrai, par l'industrie forestière — bien que le sol, à part quelques paroisses, soit loin d'y avoir la valeur des terres de la plaine entre Montréal et St-Jérôme.

En résumé, la vaste région où les circonstances nous ont porté à faire le recrutement de nos élèves, se partage en trois secteurs: la plaine, où l'agriculture est à peu près exclusive; en deuxième lieu, le terri-

toire s'étendant de Shawbridge au Mont-Tremblant, où domine le tourisme; enfin, le reste de la région, où la vie économique se résume en trois industries et dans l'ordre suivant: agriculture, forêt, tourisme.

Les pages qui suivent n'ont trait qu'aux deux derniers secteurs de la région, et plus spécialement à la partie proprement touristique, parce que c'est cette dernière que visaient davantage nos cours, et d'où nous sont venus en fait la majorité de nos élèves, et aussi parce qu'elle présente un problème social plus aigu.

II.—MILIEU ECONOMIQUE

Trois industries sont à la base de l'économie de la région, — l'agriculture, l'industrie forestière, le tourisme — dont l'importance varie selon les secteurs¹.

a) Agriculture :

A part quelques endroits où elle est florissante, comme Mont-Laurier, Ferme-Neuve, l'agriculture y est loin de ce qu'elle pourrait être. Les cultivateurs sont pauvres, à quelques exceptions près. L'industrie laitière vient en première ligne et pourtant la moyenne des troupeaux laitiers ne dépasse pas cinq ou six bêtes.

(1) Signalons en passant que l'industrie minière pourrait bien dans l'avenir jouer un rôle important dans la partie nord de la région, entre Mont-Tremblant et Mont-Laurier. L'on trouve du cuivre au Mont-Tremblant, du calcium à l'Annonciation, de l'ocre à l'Ascension, du granit rouge à Guénette, du fer à Loranger.

La qualité inférieure du sol y est sans doute pour beaucoup. « Mais quand on songe, dirons-nous avec M. Raoul Blanchard, aux rendements qu'on tire, au Danemark, des sables du Jutland, on n'a pas le droit de désespérer des sols agricoles des Laurentides ».

Le problème agricole de cette région est avant tout un problème d'adaptation. Les premiers colons sont venus de la plaine avec les méthodes propres au genre de culture de leurs paroisses d'origine. Alors que le sol est rebelle au foin et aux céréales, on s'obstine encore à en faire les principales cultures.

On commence heureusement dans quelques paroisses à donner plus d'importance à la culture des légumes, mais ce sont encore des cas trop isolés. Il est pénible de voir tout le long des étés, de pleins camions de légumes, montant de Montréal, pour servir tous les centres touristiques, alors que le sol du nord est précisément un sol à légumes. Il est reconnu plus particulièrement que la patate du nord est la première pour sa qualité sur le marché de Montréal. Quand l'éducation des cultivateurs sera faite sur ce point, la seule culture de la patate pourra révolutionner toute l'agriculture de la région.

Jusqu'ici c'est l'industrie laitière qui a surtout retenu l'attention. Dans ce domaine même cependant on est loin d'avoir épuisé toutes les possibilités. Les grands hôtels sont desservis en majorité par la Montreal Dairy et Joubert de Montréal qui leur portent chaque jour, lait, crème, beurre, fromage, oeufs, pendant que dans un grand nombre de cas, les boulangers et les bouchers de la métropole leur apportent le reste. Même chose pour les villégiateurs qui passent l'été dans leurs chalets particuliers.

b) Exploitation forestière :

La forêt est encore une richesse, bien qu'en grande partie détruite par le feu ou par une exploitation inconsidérée. Là, comme dans d'autres régions de la province, il y eut des colons de mauvaise foi. Ils n'avaient qu'un but en demandant un lot: faire le bois. D'autres, sincères, n'ont pas su tirer parti du sol péniblement défriché, et n'ont vécu sur leur lot que le temps de couper le bois. Dans les deux cas, même résultat: de nombreux lots pillés et abandonnés.

Les grands ravages sont pourtant l'oeuvre des puissantes compagnies. Pourvues d'immenses limites concédées par le gouvernement, elles abattent sans merci tout le bois commercial. Elles s'avancent sans cesse plus au nord, sans songer au reboisement. Seule une politique énergique, jointe à un puissant mouvement d'éducation, — heureusement commencé par l'Association Forestière Québécoise, — pourrait enrayer cette déprédation d'une de nos premières richesses nationales.

Jusqu'ici la forêt a été un adversaire de l'agriculture. Il faut faire comprendre au cultivateur que l'industrie forestière, bien loin de faire négliger l'agriculture, doit en être le complément normal.

c) Tourisme :

Le curé Labelle avait prédit à ses colons qu'un jour le tourisme ferait rouler l'or dans leurs montagnes. C'est depuis dix ans que sa prédiction s'est réalisée. Elle s'est réalisée au point de transformer l'économie de toute la région comprise entre

Shawbridge et le Mont-Tremblant. Mais cet or qui roule dans les montagnes, ce n'est pas toujours le petit peuple qui le ramasse. Ce sont surtout les grandes firmes de Montréal. Ce sont encore les propriétaires des grandes hôtelleries touristiques, nouveaux venus pour la plupart.

Trois idées sont à propager, pour que le tourisme profite pleinement aux autochtones :

- 1.—La possibilité pour les cultivateurs de la région de devenir intégralement les fournisseurs des grands hôtels;
- 2.—La création de nombreuses petites hôtelleries à style canadien-français et à caractère familial;
- 3.—La création d'un artisanat familial orienté vers la fabrication d'objets-souvenirs pour les touristes.

Il existe déjà un commencement dans ces trois domaines. Il s'agit d'en faire un véritable mouvement d'idée et d'action.

III.—MILIEU SOCIAL

Malgré ses contacts quotidiens avec les gens de nationalité et de religion différentes — Anglais, Juifs, ou Américains — la population a gardé jusqu'ici presque tout du caractère et des qualités des anciens : fine politesse, large hospitalité, gros bon sens, amour du travail. Elle est demeurée franchement chrétienne, conservant intacte en général sa confiance dans le prêtre.

Certains observateurs prétendent y avoir remarqué une plus forte proportion d'illettrés comparative-

ment aux autres régions. Nous n'avons pu contrôler la valeur de cette affirmation. Le fait s'expliquerait facilement cependant par les grandes distances qui séparent de l'école plusieurs familles disséminées, ici et là, sur le bord des lacs. Il n'est pas rare de voir des familles demeurant à douze ou quinze milles de l'église et à trois ou quatre milles de l'école. Un plus grand nombre d'illettrés ne signifierait donc pas nécessairement une insouciance plus grande qu'ailleurs vis-à-vis de l'instruction.

Deux choses ont nécessairement retardé le progrès social de la région. Le régime des chantiers et le tourisme. Le régime des chantiers, en éloignant périodiquement les hommes de leur foyer, leur a bien souvent fait perdre une bonne partie de ce que leur avait donné l'éducation familiale ou ce qu'ils avaient gagné en bonnes manières ou en pureté de moeurs au contact de leurs épouses ou de leur entourage.

Le tourisme, beaucoup plus récent — il ne date que d'une dizaine d'années sous sa forme et avec son intensité actuelles — a déjà fait des ravages beaucoup plus inquiétants que les chantiers. Ce n'est plus la sauvagerie qui guette la population; ce sont les vices raffinés des villes.

Les personnes d'âge mûr n'ont en général pas été atteintes, mais les jeunes, garçons et filles, sont déjà profondément touchés. Le luxe des touristes les éblouit. Ces semaines ou fin-de-semaines de repos et trop souvent de mollesse et de débauche, si elles les écoeuvent parfois, ont pourtant d'ordinaire sur eux un pouvoir d'attraction considérable. Les jeunes sont imitateurs. Ils imitent les touristes dans leurs costumes, dans leurs dépenses, dans leurs folies.

Il n'est pas rare de voir des garçons de table se payer un verre à cinquante cents tout comme le gros monsieur qu'ils viennent de servir.

Il nous semble donc évident que le grand problème social de la région consiste en ce que la population elle-même doit s'adapter au fait touristique. Il ne s'agit plus seulement de l'adaptation de l'économique — dont nous parlions à l'alinéa précédent — mais de quelque chose de bien supérieur: de l'adaptation de la personne humaine à des conditions de vie nouvelle. Adaptation économique, adaptation sociale: les deux doivent marcher de pair.

On y arrivera par un travail intense d'éducation, travail qui doit être entrepris dès la petite école en l'adaptant au degré de développement des enfants. Il doit être continué dans les écoles d'arts et métiers dont la fondation s'impose dans tous les centres de quelque importance pour ne pas dire dans chaque village; ces écoles d'arts et métiers doivent être organisées de façon à pousser à un artisanat vraiment original, propre au tempérament canadien-français et au particularisme régional.

Ce mouvement d'éducation chez les jeunes ne suffit pas. Il doit être accompagné d'un semblable mouvement chez les adultes. Dès maintenant on doit pourvoir à la formation de cercles d'étude pour ces derniers dans toutes les paroisses de la région. La formation sociale de la population le requiert; l'organisation économique de la région l'exige.

C'est en vue de la formation de chefs pour ces cercles que les cours de coopération, dont il sera question dans les chapitres qui vont suivre, ont été organisés.

Il est évident que les principes de base de l'économie
sont à l'origine de tous les problèmes économiques.
Il est évident que les principes de base de l'économie
sont à l'origine de tous les problèmes économiques.
Il est évident que les principes de base de l'économie
sont à l'origine de tous les problèmes économiques.

On a vu que les principes de base de l'économie
sont à l'origine de tous les problèmes économiques.
Il est évident que les principes de base de l'économie
sont à l'origine de tous les problèmes économiques.
Il est évident que les principes de base de l'économie
sont à l'origine de tous les problèmes économiques.

Le mouvement éducatif est en fait le mouvement
qui a permis de faire passer l'économie d'un état
de stagnation à un état de développement.
Il est évident que les principes de base de l'économie
sont à l'origine de tous les problèmes économiques.
Il est évident que les principes de base de l'économie
sont à l'origine de tous les problèmes économiques.

CHAPITRE II

LE RECRUTEMENT

I. — UNE MÉTHODE NOUVELLE

Le Recrutement

Une méthode nouvelle

A la recherche des élèves

Le Recrutement

Une méthode nouvelle

A la recherche des élèves

CHAPITRE II

LE RECRUTEMENT

I.—UNE METHODE NOUVELLE

1.—Une constatation :

Sans vouloir diminuer le mérite de ceux qui dans le passé ont organisé chez nous des cours de coopération pour les jeunes ruraux, il nous faut ici constater un fait qui est à l'origine même de la méthode que nous voulons décrire.

Il nous est arrivé, depuis cinq ou six ans, de rencontrer peut-être une dizaine de jeunes qui avaient eu l'avantage de suivre ces cours, et sur ce nombre un seulement avait vraiment fait du travail éducatif dans son coin. Les autres semblaient avoir des convictions, avaient essayé dans certains cas d'amener leurs compatriotes à l'étude, mais semblaient s'être découragés dès les premières difficultés. Ils désiraient aider, nous disaient-ils, mais on ne tenait pas compte de leur bonne volonté. « Dès qu'on parle aux habitants d'étudier, nous confiait l'un d'eux, ils prennent un air sceptique et nous tournent le dos ». Comme nous insistions pour savoir combien

de fois il était revenu à la charge, il ajouta : « J'avoue que je n'ai pas essayé bien des fois... On ne peut tout de même pas les forcer, et puis après tout, *je ne leur dois rien* ».

C'est cette constatation qui nous fit rechercher une méthode qui intéresserait tout un groupe d'une paroisse à celui ou ceux qui iraient étudier, et qui, en même temps, engagerait les étudiants envers le groupe.

2.—La formule :

Quelques semaines de réflexion nous amenèrent à la formule la plus simple au monde : faire choisir chaque étudiant par ses co-paroissiens, et décider ces derniers à payer son cours.

3.—Effets prévus :

Ainsi, pensions-nous, — et les faits devaient nous donner raison — le candidat choisi acceptera de sacrifier son temps pendant les cours parce qu'il aura été choisi et parce que le groupe aura payé pour lui. De retour chez lui, il ne pourra pas se croiser les bras ou se retirer sous sa tente à la première difficulté : sa conscience lui rappellera sans cesse qu'il doit quelque chose à ses compatriotes, il se sentira réellement engagé, responsable. Et son amour-propre entrant en jeu, il ne pourra s'empêcher de penser que s'il ne fait rien, il baissera dans l'estime de ses concitoyens.

Et le groupe, lui, nous disions-nous également, acceptera bien de payer le cours si le choix du candidat lui est laissé. Et quand il aura payé, il ne restera plus indifférent. Tout individu qui aura donné

« trente sous » voudra en avoir pour son argent au retour de son élève.

Méthode très simple à la vérité, mais qui semblait laisser incrédules la plupart de ceux à qui nous eûmes l'occasion de l'exposer.

4.—Objection :

« C'est très beau *comme plan*, nous disait-on avec un sourire charitable. Mais comment amèneriez-vous les gens des campagnes, individualistes comme ils le sont, à payer pour faire étudier un voisin? » On oubliait que cette formule s'appuie sur les sentiments les plus profonds de la nature humaine: l'amour-propre, l'intérêt, et le sens des responsabilités.

L'homme est toujours flatté, même s'il ne s'en rend pas compte, que l'on s'adresse à son jugement pour faire un choix. Et quand il a choisi quelqu'un pour lui confier une mission, il est prêt à faire des sacrifices pour la lui faciliter. Les gens ont assez de bon sens et de générosité pour admettre que ce n'est pas au même à faire tous les sacrifices pour le groupe, et que si quelqu'un consent à donner de son temps pour aller étudier dans l'intérêt de la collectivité, il est bien raisonnable que les autres se cotisent pour payer ses dépenses.

Là n'était pas la difficulté.

D'autres nous disaient: « Croyez-vous que dans une période comme celle-ci, où tout le monde travaille, où les salaires sont élevés, et surtout dans une région plutôt pauvre, vous en trouverez beaucoup qui consentiront à sacrifier ainsi un mois de leur temps pour aller étudier? »

5.—La psychologie entre en jeu :

Nous avouons que cette objection nous laissait beaucoup moins sûrs du succès. Il y avait là un obstacle réel qui n'était pas sans nous inquiéter. Mais là encore nous pensions que la psychologie jouerait son rôle, que la fierté d'avoir été choisi devait opérer chez plusieurs, peut-être à leur insu. D'autres seraient mûs par un motif d'un ordre plus élevé : le sens des responsabilités.

6.—La vraie difficulté :

C'était la première fois, du moins dans cette région, qu'on proposait aux gens de payer pour faire étudier quelqu'un, pour ensuite étudier avec lui à son retour. La vraie difficulté consistait donc à convaincre les gens de la nécessité d'une telle nouveauté.

7.—Un fait qui la diminue :

Nous ne pensons pas, disons-le en passant, que le résultat obtenu en janvier 1943, eût été possible quatre ou cinq ans auparavant. La guerre et les événements qu'elle a déclenchés ont changé bien des choses en notre province. Le peuple n'est plus ce qu'il était. Son apathie, son esprit routinier, l'espèce de fatalisme auquel il s'abandonnait se sont changés en inquiétude ou en mécontentement. Sans s'en rendre toujours compte, c'est précisément du nouveau qu'il désire, il est à la recherche d'un nouvel évangile social. Il est mûr, même dans les campagnes, pour prêter l'oreille à autre chose qu'aux chants surannés de nos vieux politiciens. Très rares sont maintenant ceux qui s'en contentent.

C'est cette vérité ignorée ou oubliée d'un trop grand nombre qui doit nous inquiéter en même temps que nous stimuler, nous soulever. Nous avons devant nous une masse à pétrir, à informer. D'autres ouvriers l'aperçoivent, la convoitent. Arriveront-ils les premiers? Serons-nous encore une fois en retard? Le peuple est à qui le prendra. Il a soif d'une doctrine. L'Eglise la possède, mais ses représentants, prêtres et laïcs instruits, la connaissent-ils? Et s'ils la connaissent, savent-ils la transmettre? Nous entendons encore cette exclamation si émouvante d'un élève de nos cours, l'hiver dernier. C'était à la sortie d'une leçon de l'abbé Bolté sur la doctrine sociale de l'Eglise. « Comment se fait-il, nous disait cet homme de cinquante ans, que nous n'ayons pas encore entendu parler de cela? » Mais n'anticipons pas.

La vraie difficulté, disions-nous, c'était non pas de faire payer les gens, non pas de faire accepter le sacrifice d'un mois de salaire, à ceux qui iraient étudier, mais plutôt de les convaincre tous de la nécessité d'un tel sacrifice.

Nous avons d'abord cru qu'il suffirait d'en parler aux différents groupes de retraitants qui se succéderaient à notre Maison de retraites fermées. Il devint vite évident qu'il faudrait trouver autre chose. On nous avait quittés en promettant d'envoyer quelqu'un. Au bout de quelques semaines, à nos lettres qui demandaient des certitudes, on donnait des réponses évasives. De sorte que le 10 décembre, un mois avant la date fixée pour l'ouverture des cours, nous n'avions encore qu'un élève d'assuré.

8.—Le grand moyen : la conférence :

Nous décidâmes alors de recourir à un dernier moyen : *la conférence*. Une conférence qui porterait sur la situation réelle de nos classes populaires ; qui dirait de la façon la plus vibrante possible le rôle de serviteur que nous jouons dans notre propre maison ; qui rappellerait à grands traits les lignes maîtresses de notre histoire, comment nous avons laissé s'expatrier les nôtres, comment notre patrimoine est passé aux mains d'étrangers, souvent tout récemment arrivés chez-nous ; qui rappellerait comment nos libertés provinciales sont en train de nous échapper une à une ; une conférence qui dirait les causes de tout cela ; qui mettrait le doigt sur nos plaies ; qui dirait sans ambages que les vrais coupables, les grands coupables, c'est nous : nous, qui nous chicanons sans cesse, qui sommes profondément divisés ; nous qui refusons de nous instruire, qui détestons lire, qui demeurons volontairement ignorants, et qui permettons ainsi aux autres, devenus forts de notre division et de notre ignorance, de nous exploiter à leur guise. Une conférence qui se terminerait en indiquant les remèdes, qui dirait que puisque l'ignorance et la division sont à l'origine de nos maux, les principaux remèdes se trouvent dans l'union et l'étude ; l'étude surtout de la doctrine sociale de l'Eglise, et l'union d'une façon efficace, pratique, concrète, dans un système comme le coopératisme.

II.—A LA RECHERCHE DES ELEVES

Le 13 décembre, nous partions en tournée dans la région pour dire ces choses dans une vingtaine de paroisses. Nous n'avons certes pas l'intention de

raconter ici ce voyage dans le détail. Mais il nous semble que le récit de certaines expériences pourrait être de quelque utilité.

1.—D'abord des chefs :

C'est une vérité de La Palice que tout groupe humain comporte des chefs. Les chefs sont comme l'élément de cohésion. Sans eux, le groupe ne se formerait pas; et si les chefs disparaissaient d'un groupe, celui-ci se disloquerait, ses membres se disperseraient pour adhérer à d'autres groupes.

On peut diviser les chefs en trois catégories: ceux que la société impose de façon arbitraire; ceux qui s'imposent au groupe par leurs qualités; enfin ceux qui s'imposent à la fois par leurs qualités et par les fonctions qu'ils occupent.

Pour gagner un groupe à une idée, il est essentiel de gagner d'abord les chefs. Dans la région qui nous occupe, comme d'ailleurs dans les autres régions rurales de la province, un homme s'imposait à notre attention dans chaque paroisse: le curé.

2.—L'importance du curé :

Tout homme qui veut avoir de l'influence dans nos paroisses rurales, y lancer un mouvement, d'ordre social surtout, doit bien se persuader qu'il lui importe au plus haut point d'avoir le curé de son côté. C'est encore lui qui est le gros morceau, l'homme influent de l'endroit, au moins dans 95 pour cent des cas. Nous en avons fait l'expérience constante pendant cette tournée de recrutement. Là où nous n'avons pu gagner le curé à notre cause, nous n'avons pas eu

de succès. Là où nous avons eu du succès, soit pour le nombre de recrues, soit pour la qualité, nous le devons en grande partie au fait que le curé a pris la chose à coeur et a complété notre travail.

3.—Un prospectus :

Nous avons cru bon d'envoyer dès le mois d'octobre, à chaque curé de la région, un prospectus de trois pages, dans lequel nous disions notre intention d'organiser des cours de coopération, le but de ces cours, les matières au programme, etc.

Nous ne dirons pas que cela fut en vain. Mais nous avons appris à nos dépens que pour qu'il y ait chance qu'une circulaire de ce genre soit lue par tous ses destinataires, il faut l'accompagner d'une lettre personnelle. Il n'y a pas à s'en étonner. Les curés, comme tous ceux qui occupent un poste de quelque importance, sont submergés de circulaires, d'annonces de toutes sortes. Ils sauvent la situation en les laissant glisser au panier.

4.—Les grosses paroisses :

Les circonstances voulurent que les trois premières paroisses visitées fussent les trois plus importantes : deux de 4,000 âmes, la troisième d'au-delà de 2,000. Nous étions tout naturellement portés à croire qu'elles nous fourniraient les plus forts contingents de recrues. Il nous fallut déchanter : une seule nous envoya un élève. Un élève pour au-delà de 10,000 habitants ! Alors qu'une paroisse de moins de 2,000 en envoya trois, une autre de 1,061, trois également ; une de 1,400, cinq ; et une de 792, trois aussi.

A quoi attribuer ce fait d'abstention presque complète de la part des plus grosses paroisses. Nous n'avons pas la prétention de pouvoir y répondre de façon adéquate, trop de contingences entrent en jeu. Il y a toujours une large part d'insaisissable dans un fait social comme celui-là. Mais nous croyons tout de même pouvoir signaler les causes suivantes: 1) une homogénéité moindre dans la population, et donc intérêts similaires moins évidents quand ce n'est pas intérêts contraires, comme dans le cas des marchands vis-à-vis des consommateurs; 2) Le fait d'avoir des institutions sociales plus développées, une certaine classe plus instruite, de posséder déjà des organismes coopératifs assez bien portants peut donner une certaine suffisance, fait perdre en tout cas un peu de simplicité, et porte les gens à considérer d'un peu plus haut un projet qui a pour but de les aider. Et enfin dans les cas concrets que nous analysons ici où deux grosses paroisses sur trois n'envoyèrent personne, il nous faut remarquer qu'à notre connaissance une au moins des deux envoyait dans le même temps deux jeunes gens suivre ailleurs des cours semblables... *mais gratuits.*

5.—Les paroisses moyennes :

Les meilleurs résultats quant au recrutement furent en général obtenus dans ce que nous appelons les paroisses moyennes, c'est-à-dire celles dont la population varie entre 1,000 et 2,000 âmes. Sur dix paroisses de cette catégorie, une seule n'envoya personne; les neuf autres en fournirent dix-neuf, soit une moyenne de deux par paroisse.

Si les petites paroisses de moins de 1,000 âmes nous ont envoyé moins de recrues — 10 élèves pour

13 paroisses visitées — il n'en faut pas conclure qu'elles sont quantité négligeable. En principe, ce sont elles qui ont plus droit à notre attention, étant plus pauvres et moins organisées. Par ailleurs, le fait que huit seulement sur treize aient répondu à notre appel ne doit pas nous induire à croire que les autres s'en soient désintéressées. Il y eut d'autres causes à leur abstention; soit que la tempête empêchât les gens de se rendre à la conférence, soit que le curé fût malade ou récemment arrivé dans sa paroisse et par conséquent pas encore en véritable contact avec ses gens ni au courant de leurs potentialités, soit encore que la politique ait cru bon d'intervenir pour brouiller les cartes et paralyser le mouvement.

6.—N'arrêtez pas là !

Au contraire, nous pouvons dire que ce sont les plus petits centres qui nous ont donné le plus de consolation. Deux paroisses d'environ quatre-vingts familles déléguèrent chacune un élève.

On nous avait dit d'une de ces deux paroisses : « N'arrêtez pas là, c'est inutile. C'est trop petit, c'est trop pauvre. Et surtout, tout le monde est au service de Monsieur X qui contrôle toute la place, et qui s'opposera sûrement au départ du mouvement coopératif ». Nous nous y sommes arrêtés, nous avons parlé devant un auditoire de dix personnes... et nous avons cueilli l'un des meilleurs de nos élèves, l'un de ceux qui ont fait le plus de travail à leur retour après les cours.

7.—Les petits auditoires :

Ceci nous amène à parler des petits auditoires. Il nous est arrivé de nous trouver en face d'auditoires

de vingt, de quinze, et même de dix personnes. Notre premier mouvement était alors de nous retirer sans prendre la parole. Mais comme il nous était impossible de revenir en ces endroits, nous décidions de leur livrer quand même notre message. Et nous n'avons pas été déçus. Ces gens qui étaient venus là malgré tous les obstacles étaient l'élite. Ils portaient convaincus, décidés, et gagnaient le reste de la paroisse : les résultats étaient assurés.

8.—Un village industriel :

Il nous reste à relater un cas tout à fait digne de mention. C'est celui d'un village ouvrier où au moins 80 pour cent des hommes et jeunes gens et un fort pourcentage des jeunes filles travaillent dans la même usine. Nous eûmes là la chance de parler à la population le dimanche soir, après une vibrante recommandation du curé aux messes du matin. Nous avions un grand désir d'avoir des élèves de ce coin-là, parce qu'il s'agissait d'une paroisse exclusivement ouvrière. Nous nous demandions si la formule pouvait réussir chez les ouvriers. Le salarié n'est pas du tout dans le cas du cultivateur, du colon, non plus que de l'exploiteur touristique ou forestier. S'il perd une semaine de son salaire, il ne peut compter sur sa terre ou sur ses animaux qui produiront quand même en son absence, il ne peut non plus « se reprendre » plus tard en faisant les journées plus longues. Il vit d'ordinaire au jour le jour : son salaire, c'est sa vie et celle de sa famille. Aussi nous demandions-nous avec une certaine anxiété quel serait le résultat de notre rencontre .

Ces gens, déjà préparés par l'Action catholique ouvrière, par la lecture de *Quadragesimo Anno* et de

Rerum Novarum dont une copie se trouvait dans chaque foyer grâce au zèle du curé, saisirent si bien la portée de l'idée coopérative pour le relèvement des ouvriers, qu'aucun obstacle ne put les empêcher de déléguer deux d'entre eux à nos cours. Non seulement ils défrayèrent les frais de pension de leurs deux délégués — quarante dollars pour chacun — mais ils s'engagèrent en plus à leur payer le plein montant de leurs quatre semaines de salaire, soit une somme additionnelle d'au moins deux cents dollars. Leur patron, ému par tant de générosité, de ferme résolution et même d'enthousiasme, y alla aussi d'une magnifique contribution de cent cinquante dollars.

Cette réussite dans une paroisse totalement ouvrière nous a portés à croire que la méthode de recrutement préconisée ici peut être efficace non seulement dans les milieux ruraux, mais aussi dans les villes. Nous reviendrons d'ailleurs sur cette idée dans notre dernier chapitre.

En résumé, disons que cette méthode de recrutement a réussi dans les trois cinquièmes des cas. Au premier abord cela peut paraître un succès assez mitigé; mais si l'on se rappelle ce que nous avons dit précédemment, on devra conclure non pas tant à l'inefficacité de la méthode qu'au fait que dans plusieurs cas les circonstances n'en ont pas permis l'application intégrale.

Il faut aussi se rappeler que cette méthode ne vise pas tant au nombre des élèves — bien que cette préoccupation soit loin de lui être étrangère — qu'à créer un lien entre ces derniers et les groupes dont ils font partie, de façon à pousser les uns et les autres à l'étude et à l'action après les cours. Nous verrons dans un chapitre subséquent que sous ce rapport elle a vraiment donné les fruits qu'on en attendait.

CHAPITRE III

L'ÉCOLE EN MARCHÉ

L'École en marche

Les cadres

Les matières au programme

Les professeurs

Conférences du soir

Travail des élèves

CHAPITRE III

L'ECOLE EN MARCHÉ

Le 11 janvier 1943 avait été fixé pour l'ouverture des cours. A midi nous avions trente-quatre hommes et jeunes gens venus de tous les coins de la région. Certains, ceux de la Gatineau, avaient dû franchir plus de deux cents milles pour se rendre chez-nous. Presque tous les âges étaient représentés, à partir de dix-neuf ans jusqu'à cinquante-cinq. Presque tous les métiers également. A côté des cultivateurs, en majorité, on trouvait le fils d'un boucher, deux ouvriers d'usine, un fabricant de beurre, deux fils de marchands, deux ou trois journaliers, un garagiste, un agent d'assurances, un entrepreneur forestier, deux étudiants de l'école d'agriculture régionale, et enfin trois prêtres dont un curé et deux vicaires. Le milieu rural était vraiment bien représenté avec toutes ses nuances.

Le but des cours était sans doute de donner des connaissances; mais aussi et peut-être davantage de créer des convictions, de pénétrer ces hommes d'une mystique qui en ferait de véritables apôtres de l'idée coopérative de même que de la doctrine sociale de l'Eglise.

Nous voulons essayer de faire voir dans ce chapitre les moyens employés pour atteindre ce double but.

I.—LES CADRES

1.—Internat :

Ces hommes allaient passer quatre semaines dans une maison de retraites fermées. L'internat donc dans le sens le plus strict du mot. Et ce fut très heureux. Pendant quatre semaines, ils allaient vivre côte à côte, prendre leurs repas en commun, leurs récréations en commun, vivre en commun dans la plus étroite intimité. Ils allaient ainsi avoir l'occasion de se bien connaître, de discuter ensemble chaque jour, de se communiquer leurs impressions, de se faire part de leurs projets réciproques. Des amitiés allaient naître, des liens puissants allaient se créer de paroisse à paroisse qui faciliteraient la coopération sur le plan régional, qui en ferait mieux saisir le sens et la portée sur le plan national.

Cette vie en commun, propre à l'internat, donnerait en plus l'occasion d'un réel apostolat intellectuel et moral, apostolat discret mais efficace. Il suffisait par exemple au directeur des cours, quand il avait remarqué que tel élève avait plus de difficulté à s'assimiler un point de doctrine ou que tel autre semblait se laisser gagner par le spleen, de les signaler à quelqu'un mieux doué ou plus enjoué (selon le cas), et la difficulté était vite résolue.

L'internat permet encore un plus grand rendement parce qu'il enlève bien des occasions de distractions nuisibles et de perte de temps, surtout

pour les élèves les plus jeunes ou les moins convaincus. L'ambiance qu'il crée, l'influence qu'il permet aux élèves les uns sur les autres, double, triple peut-être l'efficacité des cours.

Pour qu'ils puissent cependant porter ses fruits, il faut que le règlement, le choix et la distribution des matières, l'enseignement des professeurs, le travail des élèves, toute l'organisation interne de l'école soient conçus de façon à lui assurer son plein rendement.

2.—Le règlement :

Le règlement a un grand rôle à jouer. Il ne doit être ni trop sévère ni trop indulgent. Il doit respecter le plus possible la liberté des élèves tout en la dirigeant doucement. S'il est trop rigide, il tue l'esprit d'initiative et, chez les adultes, engendre le mépris; s'il est trop mou, il permet le désordre. A trop demander, on irrite et l'on n'obtient rien; à demander trop peu, on relâche les caractères. Sa conception est affaire de prudence.

Partant de ces principes, nous avons établi le règlement suivant:

- 6.30 h. Lever facultatif.
- 6.50 h. Prière, messe (libre).
- 7.30 h. Lever obligatoire.
- 7.45 h. Déjeuner, récréation.
- 9.00 h. Premier cours.
- 10.00 h. Cercles d'étude.
- 11.00 h. Réunion plénière.
- 12.00 h. Dîner, récréation.
- 1.30 h. Silence, repos et étude.
- 3.00 h. Deuxième cours.

- 4.00 h. Cercles d'étude.
- 5.00 h. Réunion plénière.
- 6.00 h. Souper, récréation.
- 7.30 h. Prière du soir, chapelet en commun.
- 8.00 h. Conférence (trois soirs par semaine).
Les autres soirs, repos et étude.
- 10.00 h. Grand silence, coucher avant 11 h.
- 11.00 h. Toutes lampes éteintes.

Ce règlement, si bénin fut-il, n'a pas été sans subir des accrocs. Ainsi le silence exigé entre 1.30 h. p.m. et 3 heures n'a toujours été que relatif. Et nous avons cru qu'avec la catégorie d'élèves que nous avons, il eût été maladroit d'exiger plus. La messe du matin était libre; la majorité y assista pourtant dès le début, et à la fin du mois tout le monde y était.

II.—LES MATIERES AU PROGRAMME

1.—Critère dans le choix des matières :

Le choix des matières était de première importance. Il s'agissait, pendant ces quatre courtes semaines, de satisfaire le mieux possible aux *besoins du peuple*, de répondre à *ses aspirations*, inconscientes sans doute la plupart du temps, mais très réelles quand même. Ce fut là en tout cas notre critère dans le choix des matières.

Un contact un peu prolongé avec le monde ouvrier ou rural nous fait bientôt voir que ce dont il a besoin en somme c'est d'un peu de *lumière* dans ses ténèbres, dans le chaos économique-social où il se débat; c'est encore: *l'espoir* de pouvoir travailler lui-même à solutionner son problème économique;

c'est enfin la connaissance de la marche à suivre, de la méthode à employer pour accomplir efficacement ce travail de libération.

Cette lumière, elle est là dans la doctrine sociale de l'Eglise et ne demande qu'à éclairer, qu'à sortir une bonne fois de dessous le boisseau. Cette espérance dont le peuple a besoin pour se libérer lui-même de la dictature économique — car il ne croit plus aux classes supérieures pour lui rendre ce service — et sans cet espoir il s'en va tout droit à la révolution — quelle doctrine mieux que la doctrine coopérative peut aujourd'hui la lui donner? D'autres doctrines en cours peuvent davantage le fanatiser, mais aucune n'a des fruits comparables à lui montrer sur tous les points du monde civilisé; aucune ne peut lui montrer des résultats aussi considérables obtenus par l'effort du peuple lui-même.

Ce sont donc ces deux points qui ont rempli presque tout le programme.

2.—Distribution des matières :

La première semaine fut consacrée à l'étude des principes généraux de la coopération. Nous avons cru bon de faire passer la doctrine coopérative avant la doctrine sociale de l'Eglise proprement dite, parce que nous pensions qu'il fallait d'abord leur donner du concret, du saisissable, si nous voulions les intéresser aux cours, les y attacher. Et nous n'avons pas eu à le regretter. La Providence semblait réellement s'intéresser au succès de l'entreprise. Elle nous envoya pour cette première semaine de cours — grâce au bel esprit de coopération du T.R.P. Geo.-Henri Lévesque, O.P. — un professeur difficile à égaler.

Monsieur Eugène Bussière sut non seulement exposer sa matière avec une très grande clarté, mais il sut dès les premiers cours faire aimer la coopération par ses élèves. Mieux que cela, c'est de l'enthousiasme qu'il leur communiqua pour l'idée coopérative. Nous entendons encore M. l'abbé Mercure, curé de St-Jovite — le seul curé à suivre les cours¹ — nous dire avec feu après une leçon de M. Bussière : « Qu'est-ce que tu penses de notre professeur ? As-tu déjà vu aussi clair, aussi convaincant, en même temps qu'aussi aimable que cela, toi ? Tu as été chanceux, mon garçon, de mettre la main sur un homme comme celui-là ! Le succès des cours est assuré maintenant ».

Oui, vraiment, les cours étaient bien lancés. M. Bussière avait si bien su s'emparer de son monde qu'à son départ tout l'accompagnaient à la gare — pourtant à deux milles de distance — et le regret de se séparer d'un tel maître était visible sur tous les visages. Cet enthousiasme allait-il se maintenir ?

Il eut été normal, nous semblait-il, et nous aurions désiré que la deuxième semaine fut consacrée à l'étude de l'organisation, du fonctionnement, de l'administration des coopératives, de même qu'à celle des lois qui les régissent chez-nous. Mais M. Léo

(1) On nous permettra de remercier ici de façon particulière M. le curé Mercure de l'aide efficace et des encouragements qu'il n'a cessé de nous prodiguer de toutes façon pendant la période d'organisation et pendant les cours eux-mêmes. Il ne s'est pas contenté d'exhorter ses paroissiens à répondre à notre appel, mais il a voulu donner l'exemple en s'inscrivant le premier sur la liste des élèves, alors que ses occupations de curé d'une paroisse considérable, son âge, sa vaste expérience et son savoir l'en dispensaient plus que tout autre. Son optimiste réaliste a été pour beaucoup dans le succès de ces cours.

Fillion, ass.-inspecteur général des coopératives agricoles, qui avait accepté de donner ces cours, ne pouvait laisser son travail à ce moment. Nous dûmes remettre son cours à la quatrième et dernière semaine. Cette deuxième semaine fut donc employée à l'étude des principaux points de la doctrine sociale de l'Eglise, avec, comme professeur, M. l'abbé Paul-Emile Bolté, p.s.s., attaché au grand séminaire de Montréal.

M. l'abbé sut s'adapter à merveille et rendre faciles les problèmes les plus abstraits. Comme M. Bussière, il sut faire aimer sa matière et s'attacha personnellement chacun de ses auditeurs.

Les quatre premiers jours de la troisième semaine furent employés à l'étude de l'éducation populaire en général, et surtout à l'organisation et au fonctionnement des cercles d'étude dans les paroisses. Il s'agissait en somme d'apprendre comment transmettre à ses concitoyens le message reçu à Ste-Agathe pendant ces semaines d'étude. L'auteur de ces lignes se chargea de ces cours.

Pendant les deux derniers jours de cette semaine, des cours d'apologétique furent donnés par les Révérends Pères Dion et Paul-Emile Pelletier, o.m.i., professeurs au Scolasticat de Ste-Agathe, de même que deux leçons sur l'Action catholique par le R.P. Roland Cinq-Mars, ass.-directeur de l'Action catholique dans le diocèse de Mont-Laurier. Ces cours d'apologétique et d'Action catholique ne furent certes pas ceux qui intéressèrent le moins l'auditoire.

Quand nous passâmes dans les paroisses six mois après, plusieurs nous rappelèrent les joutes organisées à la suite des cours d'apologétique.

Enfin M. Léo Filion nous arriva avec toute une charge de papeterie gouvernementale sur la tenue des livres et l'administration des coopératives agricoles. Jovial, rayonnant d'optimisme, il sut lui aussi conquérir l'estime de ses élèves et maintenir jusqu'à la fin le bon esprit qui durait depuis l'ouverture des cours.

III.—LES PROFESSEURS

1.—Qualités exigées :

Ce n'avait pas été notre moindre préoccupation que de trouver des professeurs compétents. Nous exigeons un ensemble de qualités que l'on rencontre malheureusement assez rarement. Tout d'abord une *connaissance parfaite* de leur sujet. Ce n'est pas parce qu'on enseigne à des gens peu instruits que l'on peut se contenter soi-même de l'à-peu-près. Au contraire il faut posséder sa matière à fond pour la rendre simple, facile d'assimilation, et savoir en souligner les points essentiels. Il faut aussi une très grande *clarté* d'exposition si l'on ne veut pas prêcher dans le désert. Ce sont là sans doute des qualités nécessaires à tous les professeurs, quels que soient leurs élèves; mais elles sont encore plus indispensables quand on a devant soi des gens qui n'ont pas l'habitude de l'étude.

Il faut en plus une très grande *conviction*. Si les élèves ne sentent pas le professeur épris de ce qu'il enseigne, s'ils ne le sentent pas consacré à la cause que représente cette idée, ils resteront eux-mêmes froids et sans conviction. Ils pourront acquérir des connaissances, mais elles auront grande chance de demeurer stériles. La connaissance de son sujet et

la clarté d'exposition *sèment* l'idée; la conviction, c'est la chaleur bienfaisante et la rosée qui la font *germer*.

Ce n'est pas tout. Le professeur doit être d'une grande *simplicité*. Il doit bien se garder de traiter ses élèves de haut. Tout en restant très digne toujours, il doit se mettre en quelque sorte à leur rang, savoir provoquer les questions, être au cours et en dehors des cours comme l'un d'entre eux. Ceci demande, on le conçoit, beaucoup de *dévouement*. Et c'est la dernière qualité que nous exigeons.

Nous sommes heureux de pouvoir rendre ce témoignage à tous ceux qui ont bien voulu collaborer à cette oeuvre: tous possédaient à un haut degré les qualités que nous venons de décrire. Pour ne parler que du dévouement, il en fallait une bonne dose pour consentir à laisser s'accumuler leur propre travail pendant toute une semaine et, — dans le cas de M. l'abbé Bolté, sacrifier ses vacances semestrielles — dans l'intérêt de trente-quatre hommes et jeunes gens.

2.—Leur travail :

Nous avons demandé aux professeurs d'être très clairs dans leurs exposés, d'expliquer les termes difficiles avec les mots du peuple, et nous exhortions les élèves au début de chaque cours à demander au professeur, pendant le cours même, le sens des mots qu'ils ne comprendraient pas. Ni les uns ni les autres n'y manquèrent.

Le travail des professeurs ne se bornait pourtant pas à donner leurs leçons. Comme nous le verrons plus loin, il y avait après chaque leçon du professeur

des cercles d'étude, puis une réunion plénière. Les professeurs acceptèrent avec bonne grâce de passer d'une équipe d'étude à l'autre, puis d'assister à toutes les réunions plénières, où ils disaient le mot de la fin.

Leurs temps libres et même leurs récréations étaient employés à rencontrer ou à recevoir les élèves, à leur donner des explications supplémentaires, à les questionner sur les réalisations qu'ils projetaient pour leurs localités respectives, à les aider à trouver des solutions aux difficultés prévues, à leur faire trouver ces difficultés quand ils ne les prévoyaient pas. En somme, les professeurs s'efforçaient, avec le directeur, de faire prendre conscience à tous ces hommes du rôle de chef qu'ils auraient à remplir et de leur donner les moyens de s'en bien acquitter.

IV.—CONFÉRENCES DU SOIR

1.—But :

En plus des cours réguliers qui avaient lieu deux fois le jour — à neuf heures de l'avant-midi et à trois heures de l'après-midi, comme nous l'avons dit plus haut, — il y avait aussi, trois soirs par semaine, des conférences portant sur des sujets relatifs aux matières enseignées pendant le jour.

Le but de ces conférences était de faire traiter certains points particuliers par des spécialistes; et plus encore de mettre nos élèves en contact avec un certain nombre au moins des dirigeants du triple mouvement économique, social et professionnel de notre province. Nous voulions ainsi élargir leur horizon, leur faire voir ce qui se passe dans les autres régions, leur faire connaître quelques-uns des chefs

canadien-français qui ne font pas de promesses au peuple mais qui se dépensent pour lui.

2.—Sujets et conférenciers :

Tour à tour défilèrent ainsi devant eux des hommes comme le T.R.P. Geo.-Henri Lévesque, O.P., qui leur dit ce que doit être la vie économique de la nation d'après la philosophie thomiste; M. Esdras Minville qui traita de l'établissement des jeunes en notre province en rapport avec le mouvement coopératif; M. François-Albert Angers, faisant le tableau de la vie économique de la province de Québec; M. Gérard Filion, avec un cours sur l'organisation professionnelle et en particulier sur l'U.C.C.; M. Roméo Martin, montrant le rôle de la Coopérative Fédérée; M. Gérard Délorme, traitant de la réorganisation économique de nos paroisses; M. l'abbé Adélarde Roy, aumônier diocésain de l'U.C.C., avec une leçon sur les Caisses populaires; M. l'abbé Salomon Noiseux, curé de Nominigüe, nous montrant « la coopération en marche dans une paroisse du Nord »; enfin le R.P. Charles Charlebois, o.m.i., abordant en quatre entretiens diverses questions d'ordre moral, social ou national.

Nous croyons vraiment que toutes ces conférences ont beaucoup contribué à la formation générale de nos élèves, au développement de leur vocation sociale, de même qu'au maintien de l'enthousiasme pendant toute la durée des cours.

V.—TRAVAIL DES ELEVES

La pédagogie doit être adaptée au degré de culture des élèves et à « leurs habitudes intellectuelles ».

Nous avons tenu compte de cette règle. Tout ce que nous avons exigé, en fait d'instruction, dans le choix des élèves, c'était de savoir lire et écrire. Une plus grande exigence eut paralysé le recrutement, et partant le mouvement d'éducation populaire que nous désirions lancer dans la région. Plusieurs de ceux qui se présentèrent possédaient plus que le minimum exigé, mais un bon nombre, pour ne pas dire la majorité, ne le dépassait pas. La plupart en tout cas n'avaient guère l'habitude de la lecture, encore moins de l'étude véritable.

Il eut été insensé de les renvoyer à leurs chambres après les cours, et les placer devant de gros volumes en les priant de bien employer leur temps. La plupart se seraient découragés, et l'ensemble des cours eut été un fiasco.

1.—L'étude individuelle :

Le temps consacré à l'étude individuelle dans le programme de chaque journée fut donc fort limité. Et encore les élèves n'étaient-ils invités à étudier seuls qu'après s'être livrés pendant une couple d'heures à l'étude en commun dans les cadres des équipes d'étude et des réunions plénières. En résumé, disons qu'à chaque leçon d'une heure correspondaient deux heures d'étude en commun et environ quarante-cinq minutes d'étude en particulier.

Pendant ces courtes minutes réservées à l'étude individuelle, le directeur des cours et les professeurs, avec l'aide des prêtres présents, faisaient discrètement le tour des chambres pour se rendre compte qu'on ne perdait pas son temps et surtout pour donner, au besoin, une explication.

2.—Les Cercles d'étude :

Nous venons de faire allusion à l'étude en commun dans des équipes et des assemblées plénières. Ce n'est pas le lieu de faire une dissertation sur les cercles d'étude. Ce point est cependant assez important pour nous y arrêter un instant. Dès le premier cours, nous divisâmes les élèves en groupes de cinq ou six. Chaque groupe fut prié de se choisir un président et un secrétaire. Ces deux officiers furent changés tous les trois jours, pour permettre à chacun de remplir à son tour ces fonctions. Le rôle du président consistait à diriger la discussion de façon à revoir dans une heure ce que le professeur venait d'expliquer dans son cours. Le président devait aussi voir à ce que chacun donnât son opinion. Quant au secrétaire, il devait prendre note de toutes les opinions émises pendant la discussion, et surtout les résumer à la fin. Comme il y avait autant de prêtres qui suivaient les cours que d'équipes d'étude, on pria les élèves de se disperser de façon qu'il s'en trouvât un par équipe, non pas pour prendre la place du président — qui devait être un laïc — et mener la discussion, mais plutôt dans le but de l'aider à éclaircir les points restés obscurs, à ramener aussi la discussion sur l'objet du cours quand on s'en éloignait et que le président-novice ne semblait pas le remarquer.

Notre but en organisant ces équipes d'étude n'était pas seulement de rendre plus facile l'assimilation des leçons du professeur, non plus que de rendre l'école plus vivante, mais aussi d'habituer tout de suite les élèves au rôle de chefs de cercles d'étude qu'ils devraient assumer à leur retour chez eux.

3.—Les assemblées plénières :

L'étude en équipes durait une heure — de dix heures à onze, l'avant-midi, de quatre à cinq, l'après-midi; — au bout d'une heure, la cloche sonnait pour une réunion plénière à la salle des cours. Chaque réunion plénière débutait par le choix d'un président. Celui-ci invitait chaque secrétaire d'équipe à faire lecture de son rapport. Après la lecture d'un rapport, le président demandait à l'assemblée si quelqu'un avait des remarques à faire, et presque chaque fois, la discussion s'amorçait. Il y eut un peu de timidité sans doute au début, aussi bien là que dans les équipes d'étude, mais cela fut de très courte durée. En général, la discussion était plutôt très vive, et il fallut bien des fois l'intervention du directeur pour aider le président à maintenir l'ordre.

La plupart des élèves eurent l'occasion de présider la réunion plénière une ou deux fois et de se préparer ainsi au moins un peu à présider de semblables réunions dans leurs paroisses.

Le professeur assistait à chacune des réunions, laissait les élèves discuter et émettre leurs opinions, se rendait compte de ce qui avait pu être moins bien saisi dans le cours précédent, et employait les dernières minutes de la réunion à faire les mises au point.

De cette façon, les heures passaient très rapidement, personne n'avait chance de s'embêter, et les leçons du maître étaient assimilées sans trop de difficultés ni grande fatigue.

Si nous avions à organiser d'autres cours semblables, nous ne penserions pas un instant à changer notre méthode¹.

(1) Cette méthode n'est autre que la méthode jociste adaptée à nos cours. è

4.—Travaux littéraires :

Afin de développer davantage nos élèves et de les préparer à prendre la parole en public, nous leur proposâmes de préparer un petit travail d'un quart d'heure sur un sujet de leur choix pour le donner ensuite au public. Nous mettions comme condition leur acceptation de subir le feu de la critique, séance tenante, aussi bien de la part des élèves que des professeurs. Il s'en trouva un pour accepter. C'était un élève de l'Ecole d'Agriculture de Mont-Laurier, qui n'en était pas à ses premières armes. Il prépara un bon travail sur les écoles d'agriculture et le donna avec tant de conviction qu'il conquit son auditoire. Son exemple fut contagieux. Un autre s'offrit comme victime, puis un troisième, et si tous n'y sont pas passés, c'est qu'il n'y eut pas assez de soirées libres.

Après chaque discours, les élèves étaient d'abord invités à faire leurs remarques, tant sur les idées exprimées que sur les fautes de français et de débit. Après les remarques des élèves, le R.P. Antoine Brunet, o.m.i., directeur des retraites fermées et ancien professeur à l'Université d'Ottawa, se chargeait d'une courte leçon de français et d'élocution, prenant comme point de départ, les côtés faibles de l'orateur mis en cause.

Ce genre de travaux et les cours qui les accompagnaient intéressèrent les élèves au plus haut point. C'était pour eux une véritable récréation, en même temps qu'un précieux instrument d'éducation entre les mains des professeurs.

5.—Examens et diplômes :

Une question se posa dès le début des cours : ferait-on passer des examens ? Après en avoir conféré

avec M. Bussièrè il fut décidé que tous les élèves auraient à subir un examen chaque samedi sur la matière de la semaine. On décida même de la remise d'un diplôme. Notre but, aussi bien en ce qui regarde le diplôme que l'examen, était de stimuler les élèves au travail. Nous ne pensions pourtant pas si bien réussir. Il fallait voir tout ce monde, surtout la veille des examens, étudier fiévreusement toute la veillée, les uns seuls avec leurs notes ou les résumés du professeur, d'autres en groupes, se questionnant les uns les autres, appelant parfois le professeur ou un prêtre à leur aide. C'était particulièrement touchant de voir l'ardeur des plus âgés. Il nous est arrivé plus d'un soir d'être obligés d'aller vers minuit prier certains de songer à se mettre au lit.

Le diplôme surtout eut une influence presque magique. A un moment donné, nous avons cru ne pouvoir les recevoir assez tôt pour en faire la remise à leur possesseur avant leur départ. Un brave homme de quarante-cinq ans, propriétaire d'une grosse ferme et qui devait se classer parmi les premiers aux examens, vint nous prier très sérieusement de lui adresser son diplôme avec grand soin pour qu'il pût le recevoir en parfait état. Puis, en manière d'excuse: « Vous comprenez, mon Père, j'aurai pas l'occasion d'en recevoir bien d'autres dans ma vie... » La magie du parchemin ne joue pas que chez la classe instruite!

Pendant la visite que nous devions faire à nos élèves, six mois après, M. Bussièrè et moi, nous vîmes les diplômes bien encadrés et en place d'honneur!

6.—L'Atmosphère de l'Ecole :

Ceux qui ont eu l'occasion d'assister aux semaines d'étude de l'un ou l'autre de nos mouvements spécialisés d'Action catholique, surtout les mouvements de jeunesse, savent quelle atmosphère de belle camaraderie, de gaieté, d'enthousiasme règne pendant toute la durée de ces rencontres. Ils savent aussi l'impression profonde qu'en rapportent les participants, impression qui dure encore des années après. Des amitiés solides se nouent en ces circonstances, qui soutiennent les militants, à travers le temps et l'espace, aux heures difficiles de l'épreuve et de l'abattement.

C'est à cela que nous songions pendant l'organisation de nos cours. C'est un esprit semblable que nous voulions créer et voir régner pendant toute leur durée. C'est à ce résultat que visait toute l'organisation de l'Ecole: enseignement des professeurs, matières au programme, travail des élèves, cercles d'étude, assemblées plénières, règlement, récréations, etc...

Nous ne dirons pas que nous avons atteint l'idéal rêvé. Il n'y a pourtant rien d'exagéré à dire que nous nous en sommes beaucoup rapprochés. Il n'y a qu'à questionner les témoins pour en avoir une idée, en commençant par les professeurs, qui en furent d'ailleurs les principaux artisans. Grâce à M. Eugène Bussière, ce bel entrain régna dès les premiers jours; grâce à ses successeurs, il se maintint jusqu'à la fin. M. Léo Filion, qui fut avec nous pendant la dernière semaine, vint nous trouver au soir de sa première journée. « Quelle affaire intéressante vous avez là! » nous dit-il. J'ai déjà donné des cours semblables dans d'autres institutions, mais ce n'était pas du tout la même chose. Le professeur donnait son cours, puis

se retirait à sa chambre; les élèves de même. On se revoyait au cours suivant. Ici, avec ces équipes d'étude et ces réunions plénières qui font suite au cours, on travaille ensemble toute la journée et le temps passe sans qu'on s'en aperçoive. Et quel bon esprit règne parmi tout ce monde-là ».

Oui, il régnait vraiment un bel esprit. On ne trouvait sans doute pas ce degré d'exubérance des Semaines d'étude Jocistes. Les campagnards sont plus calmes que nos petits ouvriers et puis il y avait l'âge mûr d'une bonne moyenne des élèves pour tempérer l'ardeur des plus jeunes. Mais nous eûmes la joie de voir régner la plus parfaite entente entre ces gens d'âge divers et d'habitudes différentes qui ne se connaissaient pas à l'arrivée et qui traitaient ensemble comme de vieux camarades au bout de quelques jours.

Le matin du départ, tout le monde assistait à la messe, et tous communièrent, sans exhortation spéciale de notre part, mais d'un mouvement spontané. C'était, on le sentait, le fruit spirituel normal de ce mois. On avait communié pendant un mois à la belle doctrine sociale de l'Eglise; on trouvait tout naturel de communier au Corps du Christ avant de se séparer.

Après le déjeuner eut lieu la cérémonie d'adieux, très simple mais très touchante. Après de courtes allocutions du Supérieur de la maison et du directeur des cours, chacun reçut son diplôme, témoignage concret du succès couronnant un mois de travail ardu et consciencieux. Puis les élèves furent invités à communiquer leurs impressions. Quelques-uns nous dirent, en un langage très simple, mais pittoresque et si sincère, toute leur reconnaissance et leur ferme

résolution de faire profiter leurs compatriotes des connaissances acquises durant ce mois.

Un élève nous avait dit la veille au soir : « Mon Père, je veux vous remercier bien sincèrement avant de partir. J'étais venu ici à reculons, parce que mes amis insistaient. Je vous avoue que sans être un anticlérical, je n'étais pas porté à aller vers les prêtres pour chercher une solution à nos problèmes. Je m'en vais maintenant avec la conviction que l'Eglise est la seule à posséder la doctrine qui peut nous aider ».

Ce fut un homme de cinquante ans passés qui eut le mot de la fin. « Quand nous étions petits gars, dit-il, et que allions à l'école, nous recevions des récompenses après les efforts de l'année. Ici, nous recevons notre récompense avant le travail, car c'est maintenant, mes amis, que ça va vraiment commencer ».

1870
1871
1872
1873
1874
1875
1876
1877
1878
1879
1880
1881
1882
1883
1884
1885
1886
1887
1888
1889
1890
1891
1892
1893
1894
1895
1896
1897
1898
1899
1900

1901
1902
1903
1904
1905
1906
1907
1908
1909
1910
1911
1912
1913
1914
1915
1916
1917
1918
1919
1920
1921
1922
1923
1924
1925
1926
1927
1928
1929
1930

CHAPITRE IV

SIX MOIS APRÈS

Six mois après . . .

Méthode suivie

Constatation

Répercussions

... six mois après ...

Méthode suivie

Constataion

Répercussions

CHAPITRE IV

SIX MOIS APRES...

L'originalité de ces cours de coopération consiste, nous l'avons dit dans un chapitre précédent, dans la méthode employée pour le recrutement des élèves. Nous avons cherché une formule capable de susciter dans la paroisse rurale *un vif intérêt* à l'égard de celui qui irait suivre les cours; une formule aussi qui obligerait ce dernier à se dépenser pour ses concitoyens une fois de retour chez-lui.

Pendant les cours, nous avons beaucoup insisté sur ce point, surtout pendant les jours consacrés à l'éducation populaire par les cercles d'étude.

« On juge l'arbre à ses fruits ». La valeur de notre méthode, on pourrait la mesurer par le travail des élèves. Nous étions anxieux de constater les résultats.

Sans doute, il resterait difficile, pour ne pas dire impossible, de faire la part exacte, dans les résultats obtenus, de la méthode de recrutement et de la méthode pédagogique employée pendant les cours. Mais on pourrait quand même se faire une idée assez juste de ce qui doit être attribué à la méthode de recrutement en comparant nos résultats avec ceux obtenus

ailleurs, — où l'on avait sans nul doute une bonne pédagogie, mais où la méthode de recrutement différait totalement de la nôtre.

Pour bien connaître ces résultats, *une enquête* s'imposait.

I.—METHODE SUIVIE

M. Eugène Bussière, qui s'intéressait autant que nous à notre expérience, nous proposa de faire avec nous la visite des dix-neuf paroisses de la région d'où nous étions venus nos élèves¹. Nous partions donc ensemble le 4 août 1943, six mois après la fin des cours, pour une tournée qui devait durer neuf jours pleins.

Dans les résultats qu'il nous serait donné de voir, nous voulions surtout distinguer trois choses — qui devaient tout spécialement nous faire voir la valeur de notre méthode de recrutement :

- 1.—Le choix des élèves a-t-il été heureux?
- 2.—Dans quelle mesure ceux-ci ont-ils pris conscience de leurs responsabilités?
- 3.—Quel a été l'intérêt suscité chez les coparoiens à l'égard de leur message?

Dans chaque paroisse, nous avons interrogé chacun de nos élèves, le curé, et les principaux

(1) En réalité, vingt paroisses étaient représentées à nos cours. Nous en avons omis une dans notre visite parce qu'elle était située en dehors de la région et aussi parce que nous savions que cet élève était venu de lui-même et à ses frais.

citoyens sur le travail accompli de même que sur les méthodes employées. Notre enquête fut poussée plus loin ; nous demandions par exemple au premier venu, parfois un commis de magasin, parfois un jeune homme rencontré sur la route, s'il avait eu connaissance que quelqu'un de la paroisse ait suivi des cours à Ste-Agathe, s'il y avait eu des assemblées dans la paroisse à ce sujet, s'il y avait des cercles d'étude organisés, ce qu'il pensait de tout cela, etc.

Comme nous avons fortement insisté pendant les cours sur la nécessité de faire étudier les gens au moins huit à dix mois avant de songer à créer un organisme coopératif, — à moins de circonstances toutes spéciales que nous prévoyions d'ailleurs dans le cas de deux paroisses — et que notre enquête arrivait *six mois après* la fin des cours, nous ne nous attendions pas de trouver autre chose que du travail d'éducation.

II.—CONSTATATIONS

Voici donc un exposé très bref de nos constatations.

Sur trente-trois élèves venus de ces dix-neuf paroisses, cinq pourraient être mis au compte d'un choix douteux. Braves gens sans doute, mais qui n'avaient pas les qualités requises. De ce nombre, deux venaient de paroisses qui avaient envoyé plusieurs représentants, de sorte qu'il s'est fait quand même un bon travail dans ces deux paroisses. Les trois autres étaient seuls à venir de leurs paroisses respectives. Aussi, il ne s'est à peu près rien fait dans ces trois paroisses. L'unique cause : erreur dans le choix des élèves.

Il est très intéressant de noter que dans ni l'une ni l'autre de ces trois paroisses on a suivi la méthode de recrutement indiquée plus haut. Notre enquête nous a révélé que ces trois élèves n'avaient pas été choisis par une assemblée des paroissiens, mais plutôt par quelques particuliers qui organisèrent ensuite des séances paroissiales ou des collectes pour payer le cours de leur élève. Dans ces trois cas, les paroissiens ont donc payé le cours, mais n'ont pas choisi l'élève.

Dans les deux autres cas mentionnés plus haut, le choix fut-il fait par la paroisse? Non pour l'un; oui pour l'autre, mais choix non libre. La discrétion nous empêche de donner plus de détails.

Si l'on ajoute à ces trois paroisses une autre où il ne s'est pratiquement rien fait, non pas à cause d'une erreur dans le choix de l'élève, mais par le fait de l'incendie de l'église au lendemain même des cours — ce qui concentra toute l'attention et tous les efforts du curé et des paroissiens — nous arrivons au chiffre de quatre paroisses sur dix-neuf où nos cours n'ont pas eu un grand résultat.

Venons-en maintenant aux quinze autres au sujet desquels nous pouvons faire des constatations plus consolantes. De ces quinze paroisses, huit nous ont montré des résultats magnifiques. Dans les sept autres, il s'est fait aussi un bon travail, quoique à un degré moindre.

Dans chacune de ces quinze paroisses où le choix des délégués avait été heureux, nous avons constaté deux choses: chez ceux qui ont suivi les cours, la conscience de leur responsabilité vis-à-vis de leurs coparoissiens; et chez ces derniers,

un intérêt très marqué pour le message coopératif que leur apportaient leurs délégués. Dans la paroisse, une opinion publique très éveillée et très favorable à la coopération. Chez les étudiants, l'inquiétude de donner autant qu'ils avaient reçu, et même chez certains, l'expression d'un remords de ne pas avoir donné davantage, la détermination de se reprendre après « les gros travaux », ou, dans les centres touristiques, après les vacances.

Qu'on nous permette de citer quelques cas. Dans une paroisse où la division régnait depuis plusieurs années, à l'extérieur aussi bien qu'à l'intérieur de la coopérative existante, où l'on assistait régulièrement à une belle bataille à l'occasion de l'assemblée annuelle de cette dernière, où une forte proportion de la population s'était toujours montrée hostile à l'idée coopérative, on a vu, dans les six mois qui ont suivi nos cours, et cela grâce au travail de deux hommes qui y avaient été délégués, une augmentation du tiers dans le nombre des membres de la Coopérative agricole et de la Caisse populaire. A l'assemblée annuelle, tout se passa dans un ordre parfait. Et l'opinion publique s'est tellement transformée que personne, nous dit-on, n'ose plus parler contre la coopérative.

Dans une autre paroisse, où le propriétaire d'une fabrique de beurre se voyait forcé par la maladie de vendre son entreprise au moment même où l'on organisait nos cours, quelques paroissiens eurent l'idée de profiter de l'occasion pour fonder une beurrierie coopérative. Ils travaillèrent l'opinion dans la paroisse pour envoyer un représentant suivre les cours dans ce but. A son retour, ils le secondèrent si bien que sur 87 cultivateurs, 85 font partie de la

coopérative, et cela malgré une forte opposition venue de l'extérieur. On acheta, au prix de \$9,000.00 la fabrique privée; on put faire souscrire immédiatement au-delà de ce montant et payer argent sonnante le premier versement de \$3,000.00. La propagande se fit par les cercles d'étude organisés dans tous les rangs dès le retour du délégué aux cours de Sainte-Agathe. L'on projette maintenant de s'attaquer dès cet automne à l'étude des Caisses populaires.

Dans une petite paroisse de 102 familles où 80 pour cent de la population est à l'emploi du même patron, industriel forestier, c'est le gendre de ce dernier, jeune homme de vingt-huit ans, qui fut délégué aux cours de coopération. La fondation d'une Caisse populaire était décidée dès avant son départ. Elle fut en fait fondée peu après son retour. La moitié des hommes et des jeunes gens de la paroisse en font partie. Au-delà de \$5,000.00 étaient déposés en deux mois. Mais ce qu'il y a de plus intéressant, c'est que le cercle d'étude s'est maintenu pendant toute la saison d'été, que le fils du patron principalement intéressé dans l'entreprise paternelle en fait partie — en même temps qu'il est gérant de la Caisse — et qu'il est maintenant l'un des coopérateurs les plus convaincus de l'endroit. C'est lui qui, de concert avec son beau-frère, venait de lancer l'idée, lors de notre passage, de la fondation de chantiers coopératifs, pour l'hiver suivant.

Le plus beau résultat en éducation coopérative a probablement été obtenu dans la paroisse de X où l'on en est arrivé à ce que nous appelons dans nos cours: la deuxième étape. A notre passage dans cette paroisse, le 10 août, les membres du premier cercle d'étude, qui s'étaient réunis régulièrement

chaque semaine au nombre de neuf, avaient formé depuis plusieurs semaines chacun son équipe d'étude dans son coin; équipes dont le nombre de membres variait de trois à six, et qui avaient eu déjà chacune deux ou trois réunions. L'on devait réunir tout ce monde en assemblée plénière la semaine suivante.

Il y aurait encore plusieurs beaux exemples à citer. Nous terminerons par le cas de ce cultivateur de quarante-six ans, père de douze enfants, à la tête d'une ferme modèle prospère, qui ne savait pas écrire au début de novembre 1942, lors de son passage à la maison de retraites fermées de Sainte-Agathe. A cette occasion, on lui parle des cours de coopération en voie d'organisation, il se décide à prendre des cours privés du professeur de l'endroit. Deux mois après, il savait écrire, suivait les quatre semaines de cours. Et depuis, il a maintenu un cercle d'étude de dix membres jusqu'à l'affluence des touristes, bien décidé à le continuer en septembre.

En résumé, on peut affirmer sans crainte d'exagération:

- 1.—Que là où le choix du peuple a été libre, il a aussi été judicieux;
- 2.—Que là où le choix de l'élève a été bon, les résultats ont été au moins satisfaisants;
- 3.—Que quatre-vingt pour cent des élèves qui ont suivi les cours de Sainte-Agathe ont accompli du bon travail une fois de retour chez-eux.

III.—REPERCUSSIONS

Dans la période d'organisation de ces cours, nous terminions un appel aux curés de la région par ces

mots: « Que nos efforts conjugués aboutissent à un succès tel qu'il provoque de semblables essais sur tous les points de la province et notre but sera atteint ».

Pendant les cours mêmes, M. Eugène Bussière nous écrivait, aussitôt de retour chez lui après la semaine passée avec nos élèves: «...Il faut que votre expérience, dont vous avez fait un succès, se répète dans toutes les régions de notre province ». Et deux semaines plus tard, dans une lettre du 2 février 1943, il revenait sur la même idée: « Il faut couvrir la province d'écoles semblables à la vôtre. Je vous offre mon entier concours ».

Ce désir que nous avions de provoquer, par un succès complet, « de semblables essais sur tous les points de la province », et d'après la même méthode, est déjà en partie réalisé. Plusieurs, mis au courant de l'expérience de Ste-Agathe-des-Monts, par la revue « Ensemble », nous ont demandé de plus amples renseignements. Et M. Gérard Filion pouvait écrire en janvier 1944: « Cet hiver, cinq régions inaugurent chacune une école de formation de chefs, dont les cours dureront de deux à cinq semaines, et dont les élèves seront des sujets choisis et dédommés par les cultivateurs de chaque paroisse ».¹

Ce n'est certes pas là le moindre résultat de nos cours.

(1) Cf. Relations, janvier 1944: "Nos ruraux s'organisent", par Gérard Filion.

CHAPITRE V

CONCLUSIONS GÉNÉRALES

Conclusions générales

Méthode de recrutement

... à l'égard de l'importance de la question, il est évident que...

... les conclusions auxquelles on est parvenu sont...

Conclusions générales

... les conclusions auxquelles on est parvenu sont...

Méthode de recrutement

... les conclusions auxquelles on est parvenu sont...

... les conclusions auxquelles on est parvenu sont...

... les conclusions auxquelles on est parvenu sont...

CHAPITRE V

CONCLUSIONS GÉNÉRALES

Nous avons tiré plusieurs leçons de l'expérience de ces cours. Nous nous contenterons ici de souligner deux conclusions qui nous semblent s'imposer.

I.—La méthode de recrutement employée dans ces cours peut être employée dans toutes les régions rurales et dans les petits centres urbains.

On nous avait prédit qu'elle était inapplicable, pour des raisons rapportées précédemment. Les résultats, cités au chapitre précédent, ont démontré que non seulement cette méthode est applicable, mais que son emploi a abouti à un franc succès.

Partout où les gens se connaissent bien entre eux — et c'est le cas de toutes les paroisses de campagne et des petits centres urbains — elle remportera le même succès.

Qu'on ne dise pas que les conditions de la région du Nord de Montréal se prêtaient davantage à une réussite. Les gens de cette région ne sont ni moins ni plus intelligents qu'ailleurs. Ils ne sont ni plus ni moins portés à l'étude qu'ailleurs. Ils n'ont pas plus

le sens de la coopération que dans les autres régions, croyons-nous, pas moins non plus. Ils sont peut-être moins riches que dans d'autres régions, mais pas à ce point de misère qui les aurait fait s'accrocher à ces cours comme à l'unique planche de salut. Ils travaillaient tous à ce moment-là, et les salaires étaient assez élevés.

S'il y a une différence avec l'ensemble de la province, c'est que les conditions géographiques y sont moins avantageuses qu'ailleurs, exception faite peut-être de la Gaspésie.

Ce qui a réussi à Ste-Agathe peut certainement réussir n'importe où ailleurs dans la province, à condition que l'on adopte exactement la même méthode et que l'on veuille bien tenir compte des expériences que nous avons relatées ici dans le détail. C'est dans ce dessein que nous l'avons fait.

II.—Cette méthode peut s'adapter aux grandes villes.

Devant le succès de nos cours de Ste-Agathe, certains sociologues nous ont dit: « Cette méthode a réussi à la campagne, mais elle ne pourrait être adoptée dans les villes ». Nous les croyons dans l'erreur. Les villes peuvent l'adopter, en l'adaptant.

1.—Les groupes :

On peut en conserver l'essentiel, en l'ajustant aux conditions de la vie urbaine. L'essentiel, on le sait, consiste en ce que les membres, composant un groupe quelconque et se connaissant bien les uns les autres, choisissent l'un d'entre eux pour l'envoyer étudier et se cotisent pour payer le coût de son cours.

Le groupe idéal est évidemment le groupe paroissial, l'ensemble des paroissiens. Il existe à la campagne, il n'existe pas à la ville. Mais à la ville, il existe des groupes paroissiaux dont les membres se connaissent entre eux : les groupes d'Action catholique, J.O.C., L.O.C., etc., des groupes au sein d'associations pieuses, des sociétés sportives et que sais-je? On peut aussi former des groupes d'action syndicale sur le plan paroissial: Montréal est à le faire en ce moment. Ce sont ces groupes paroissiaux qui devront être intéressés à de tels cours. C'est leur existence, tout d'abord, qui rend possible l'adaptation de notre méthode de recrutement à la ville.

Il nous semble aussi que l'on pourrait avoir recours à des groupes, non plus paroissiaux, mais formés sur le plan du travail, des groupes d'usines, composés des ouvriers d'un même département. C'est en tout cas une question à étudier pour ceux qui seraient chargés d'organiser de tels cours dans une grande ville.

2.—Longueur des cours :

Les cours eux-mêmes ne pourraient durer aussi longtemps qu'à la campagne. Ils ne devraient pas dépasser deux semaines. L'ouvrier, dont la vie et celle de sa famille est en dépendance directe et étroite de son salaire, et qui n'a en général aucune épargne, ne pourrait pas être arraché plus longtemps à son travail.

3.—Collaboration nécessaire des patrons :

Bien plus, dans la plupart des cas, il faudrait la collaboration du patron, qui consentirait à verser les

deux semaines de salaire à ceux de ses employés qui auraient été le choix du groupe. L'espérance de cette collaboration n'est pas utopique. Ils sont de plus en plus nombreux aujourd'hui les patrons qui comprennent que la stabilité de leur entreprise, et donc leur propre intérêt, seront assurés par l'éducation sociale de leurs ouvriers. Et ceux qui n'ont pas encore saisi cette vérité sont — pour plusieurs du moins, croyons-nous — capables de la comprendre, à condition que l'on sache faire leur propre éducation. Nous pourrions au moins citer un cas pour prouver cette affirmation.

En terminant, disons que de tels cours, en ville, pourraient s'intégrer dans une Ecole Populaire de Sciences Sociales. Une école dont l'objet serait la formation au point de vue économique-social, de chefs ouvriers. Une telle école s'impose depuis longtemps chez-nous.

Table des matières.

	Page
I.—La région	5
milieu physique.....	7
milieu économique.....	10
milieu social.....	13
II.—Le recrutement	17
une méthode nouvelle.....	19
à la recherche des élèves.....	24
III.—L'école en marche	31
les cadres.....	34
les matières au programme.....	36
les professeurs.....	40
les conférences du soir.....	42
travail des élèves.....	43
IV.—Six mois après	53
méthodes suivies.....	56
constatations.....	57
répercussions.....	61
V.—Conclusions générales.....	63

**PUBLICATIONS DU
CONSEIL
SUPERIEUR DE LA COOPERATION**

Case postale 186,
Québec, P. Q.

●

Rapports des congrès:

- 1940: La coordination de nos forces coopératives. Prix :\$1.25
- 1941: L'assurance coopérative. Prix :\$1.50
- 1942: L'éducation dans le mouvement coopératif. Prix :\$1.50
- 1943: L'inventaire du mouvement coopératif. Prix :\$1.50
- 1944: La paix par la coopération. Prix :\$1.50
(Ce rapport paraîtra sous peu).

**Bibliothèque populaire
de coopération:**

- 1) La coopérative de consommation. Prix :\$0.25
- 2) La tenue des assemblées dans une coopérative agricole, par Léo Fillion. Prix :\$0.10
- 3) Problèmes d'administration dans les coopératives de consommation. Prix :\$0.25
- 4) Ecole populaire de coopération. Prix :\$0.25

Les documents coopératifs à l'usage des cercles d'études:

- 1) **Le mouvement coopératif dans un régime démocratique,**
par Maurice Colombain. Prix :.....\$0.03
- 2) **Les Pionniers de Rochdale,** par Alex Sim.
Prix :.....\$0.03

Divers:

- Le Manifeste du Conseil supérieur de la Co-
opération.** Prix :.....\$0.03
- La Conseil supérieur de la Coopération.** Prix: \$0.03
- Nos coopératives agricoles,**
par Roméo Martin. Prix :.....\$0.10
- Les caisses populaires Desjardins,**
par R. H. Tremblay. Prix :.....\$0.10
- Les coopératives de consommation,**
par Victor Barbeau. Prix :.....\$0.10
- Les coopératives forestières,**
par Zéphirin Rousseau. Prix :.....\$0.10
- La Mutuelle-vie,** par Thuribe Belzile. Prix :...\$0.05
- La Mutuelle-incendie,** par Gérard Filion. Prix: \$0.05
- La force conquérante de la coopération,**
par Esdras Minville. Prix :.....\$0.10
- La médecine coopérative,**
par Dr Jacques Tremblay. Prix :.....\$0.10
- Les coopératives doivent-elles accorder du
crédit à leurs membres,**
par Roméo Martin. Prix :.....\$0.05

Un Dollar

seulement

vous donne droit à

Ensemble!

revue de la Coopération

qui vous apporte tous les mois:

- des études théoriques sur la coopération;
- des réalisations coopératives;
- des commentaires;
- des faits et nouvelles;
- des directives pratiques.

Revue "Ensemble !"

Case postale 186,
Québec.

Deacidified using the Bookkeeper process.
Neutralizing agent: Magnesium Oxide
Treatment Date: Jan. 2008

PreservationTechnologies
A WORLD LEADER IN COLLECTIONS PRESERVATION

111 Thomson Park Drive
Cranberry Township, PA 16066
(724) 779-2111

BNQ



C 000 150 091

IMPRIMERIE
ERNEST TREMBLAY
QUÉBEC

150091